

Lacan Quotidien



N° 875 – Dimanche 22 mars 2020 – 12 h 45 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Le sujet de l'individuel

EN AVANT

La loi de la nature et le réel sans loi par Miquel Bassols

Guerre ou confinement ? Une analyse textuelle par Romain Aubé

Confinement : histoire de corps, d'espace et de temps
par Valérie Bussières



La loi de la nature et le réel sans loi

par Miquel Bassols

« Le réel sans loi semble impensable. C'est une idée limite
qui veut d'abord dire que le réel est sans loi naturelle. »
Jacques-Alain Miller, « Le réel au XXI^e siècle »

« Tout ce que vous lui prenez à la nature, elle vous le réclamera plus tard de surcroît. »
Isidore de Munciar (XI^e siècle après J.-C.)

Des images étrangement familières nous viennent d'Italie, à la fois imprévues et révélatrices, après plusieurs jours de confinement de la population pendant l'épidémie de coronavirus. À Cagliari, les dauphins arrivent au port au bord des quais. À Venise, les canaux ne sont plus chargés du fumier touristique habituel ; les eaux transparentes montrent leur fond et font place aux cygnes, aux poissons et aux oiseaux divers. La nature applique ainsi sa loi lorsque l'être parlant doit reculer un peu – seulement un peu – devant l'épidémie quant à ses propres modes de jouir, qu'on appelle *civilisation*.

La nature est épidémique par nature, si vous me permettez ce pléonasme, soit avec des cygnes comme à Venise, soit avec des virus globaux traversant pays et frontières. L'être humain est une épidémie parce qu'il parle ; il est habité par cette substance jouissante que nous appelons signifiant (1). Nous savons que nous verrons des images similaires à celles de Cagliari et de Venise en d'autres endroits et à d'autres moments. Dans chaque cas, la loi de la nature et le réel de la jouissance semblent être l'avant et le revers d'un même événement traumatisant pour le sujet de notre temps. Mais il faut les distinguer.

Peut-être jamais comme dans ces jours-ci, l'Humanité – avec un grand H – peut et doit se reconnaître comme un seul sujet face à l'irruption du réel, peut et doit se reconnaître comme ce collectif que Jacques Lacan définit de façon si énigmatique comme « le sujet de l'individuel » (2). C'est un sujet qui fait face à un défi qu'il ne peut gagner, précisément, que collectivement, par un calcul nécessairement collectif de son action.

Ce que nous recevons ces jours-ci – un par un – sont les effets les plus brutaux d'un événement qui est et continuera d'être un paradigme du réel du XXI^e siècle. Mais de quel réel s'agit-il vraiment ? Voilà sans doute un bon moment pour lire ou relire l'intervention de Jacques-Alain Miller, préparatoire au Congrès de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP) de 2014 consacré précisément à « Un réel pour le XXI^e siècle ». Nous y avons trouvé plusieurs perles, à élaborer dans cette période.

La nature n'est plus le réel

Cette petite machine mortelle nommée SARS-CoV2, qui se transmet et se multiplie d'un corps à l'autre, générant les symptômes du COVID-19, est un virus. La plupart des biologistes nous disent qu'un virus n'est pas un être vivant – comme l'est une bactérie –, mais qu'il a besoin d'une cellule, d'un être vivant, pour se répliquer. Pour cette raison, d'autres biologistes disent que c'est un être qui n'est ni vivant ni mort, comme une sorte de M. Valdemar. Tout dépend de là où nous plaçons la frontière du « réel de la vie », ce qui n'est pas vraiment simple. Ce que nous savons avec certitude est que c'est un virus qui se transmet et se réplique avec des lois très précises. Dans le cas du COVID-19, c'est une loi que nous déchiffrons petit à petit, trop peu à peu. Il y a donc un réel du temps en jeu qui est maintenant déterminant pour son traitement.

Le réel de l'être parlant, nous le répétons souvent suivant le dernier enseignement de Lacan, est un réel sans loi. Mais le virus du SRAS-CoV2 n'est pas sans loi : il suit une loi implacable, il suit la loi de la nature qu'il faut savoir déchiffrer pour y faire face. Le problème est que nous ne connaissons pas encore suffisamment sa loi. Surtout nous ne savons pas encore comment désactiver son mode de contagion pour créer des antiviraux et un vaccin efficaces. Il nous faut une sorte d'Alan Turing, qui a déchiffré le code de la machine infernale appelée Enigma, utilisée par le Troisième Reich pour la transmission de ses messages secrets pendant la Seconde Guerre mondiale. On estime que la tâche réussie de Turing a raccourci la fin de la guerre de deux à quatre ans et qu'il a sauvé des milliers de vies. En ce qui concerne le coronavirus, nous sommes dans un temps encore trop lent pour obtenir les antiviraux et les vaccins convenablement testés. Non, devant le SRAS-CoV2, nous ne sommes pas confrontés à un réel sans loi, mais à un phénomène de la nature qui suit ses lois, les lois que la science déchiffre à partir de Galilée suivant sa maxime selon laquelle « la nature est écrite en langage mathématique ».

Il est vrai que, dans l'Antiquité, la nature et le réel étaient en contiguïté, ils se chevauchaient en quelque sorte, ils étaient faits de la même pâte. Mais l'un des effets de la science moderne a précisément été de séparer la nature et le réel. Comme l'a souligné Jacques-Alain Miller : « jadis le réel s'appelait la nature. La nature était le nom du réel quand il n'y avait pas de désordre dans le réel. Quand la nature était le nom du réel, on pouvait dire, comme le fit Lacan, que le réel est ce qui revient toujours à la même place. Seulement, à cette époque où le réel se déguisait de la nature, il semblait la manifestation la plus évidente et la plus élevée du concept même d'ordre. [...] On peut dire qu'à cette époque, le réel en tant que nature avait la fonction d'Autre de l'Autre, c'est-à-dire qu'il était la garantie même de l'ordre symbolique » (3).

Il y a aujourd'hui des façons diverses de s'offrir à cette impossible fonction d'Autre de l'Autre pour garantir un sens lorsque le réel fait irruption de manière traumatisante : le scientisme en est une, la religion en est une autre. De son côté, le psychologue comportementaliste nous conseille : « Ne dites pas le chaos ! Pas de panique ! N'y pensez pas ! » Mais c'est la même chose que de nous dire : « Ne pensez pas à un éléphant blanc », ce qui est la meilleure façon de continuer à y penser et à s'angoisser devant un éléphant blanc sans pouvoir déchiffrer son être de langage d'éléphant blanc.

Le réel n'a pas de sens

Autre perle : « *Ne pas avoir de sens* est un critère du réel, en ceci que c'est quand quelqu'un est arrivé au hors-sens qu'il peut penser qu'il est sorti des fictions produites par un *vouloir-dire*. "Le réel est dépourvu de sens" est équivalent à *le réel ne répond à aucun vouloir-dire*. Le sens lui échappe. Il y a donation de sens au travers de l'élucubration fantasmatique. » (4)

Contrairement au réel qui n'a pas de sens, la maladie COVID-19 est aujourd'hui une énorme bulle de sens, de sens religieux toujours, et toujours sur le point d'éclater. *Coronavirus* est le signifiant-maître du sens de notre actualité, le signifiant-maître par excellence, à tel point que même l'Église a donné l'ordre de vider les bassins d'eau bénite sous son commandement. Et pas sans raison, bien sûr. Là, en effet, tous les fantasmes s'épanouissent, individuels et collectifs, pour faire de ce signifiant une force démoniaque, le dieu maléfique par excellence qui veut l'extinction de l'Humanité, qui punit une civilisation qui s'est adonnée à l'excès dans sa jouissance.

Donner un peu de sens soulage pendant un certain temps, mais l'effet de rebond est généralement bien pire que le manque de sens initial. Le sens, toujours religieux, est viral ; contrairement au réel qui n'a rien de viral, qui plutôt *ne cesse pas de ne pas s'écrire*, sans aucun sens.

L'expérience du réel

Devant la nature désordonnée, devant le réel qui ne revient plus à la même place, le sujet s'angoisse. Le scientisme promet de surmonter l'angoisse avec le savoir, un savoir qui serait déjà inscrit dans le réel. En vain. La religion promet de la surmonter avec du sens. En vain aussi.

De quel réel s'agit-il donc pour la psychanalyse ? Du réel de toujours ? Non, le réel n'est plus ce qu'il était, c'est l'une des choses que nous avons apprises lors de notre congrès de l'AMP en 2014. Il s'agit du réel du XXI^e siècle, un réel séparé de la nature, un réel qui est le reste d'une nature qui était jadis ordonnée par une loi, divine ou non, scientifique ou non, d'une nature qui est déjà forcément perdue. Il s'agit là, en effet, d'un réel sans loi, sans une loi qui puisse prédire, au moins, son irruption. C'est ici que l'expérience de ces jours-ci peut nous apporter un témoignage inédit, au niveau planétaire, d'une expérience du réel dans le collectif comme sujet de l'individuel, et cela dans différents registres du réel :

- Du temps comme un réel. C'est un temps imperceptible, non symbolisable, non représentable chronologiquement, mais qui marque le temps de la maladie générée par le coronavirus. L'une des caractéristiques qui le rend plus difficile à traiter est qu'il peut se propager en silence, en l'absence de tout symptôme médical observable. C'est le réel dans son sens le plus lacanien, un réel qui introduit nécessairement un temps logique dans le sujet du collectif : quelque chose qui ne cesse pas de ne pas s'écrire... jusqu'au moment où il s'écrit. Le problème n'est plus de savoir *si* vous pourriez l'attraper – nous savons qu'il atteindra au moins 70 % de la population –, mais *quand* vous l'attraperez et *quand* il cessera de ne pas donner de signes dans le corps.
- Du réel de l'espace dans l'expérience du confinement forcé. L'espace métrique, désormais obligatoirement restreint, cède aujourd'hui la place à un autre espace plus proche de l'espace non métrique. C'est incroyable les choses qu'on peut faire dans un mètre carré qui est aussi un mètre cube !
- Le réel du temps collectif pour atténuer les effets de la propagation inévitable du virus. En fait, la panique collective n'est pas générée aujourd'hui par le coronavirus lui-même, mais par le débordement inévitable du système de santé qui introduit la nécessité d'un nouveau temps logique : « Ne tombez pas malades tous au même moment, s'il vous plaît ! » C'est aussi le réel du temps, traumatique pour chacun.
- Du réel d'avoir un corps, toujours sur un mode un peu hypocondriaque.
- Et, surtout, le réel de la solitude de l'être parlant, du *parlêtre*, que vous soyez ou non en compagnie.

L'expérience du réel dans laquelle nous nous trouvons maintenant n'est pas tant l'expérience de la maladie elle-même que l'expérience de ce temps subjectif, qui est aussi un temps collectif, étrangement familier, un temps qui se passe sans pouvoir se représenter, sans pouvoir se nommer, sans pouvoir se compter. C'est ce réel qui intéresse la psychanalyse et qu'elle traite. La dimension symptomatique de cette expérience se produit sans être nécessairement habitée par le coronavirus lui-même, mais seulement par le discours qui essaie de donner un sens à son irruption dans la réalité en tant qu'il est un effet de la pure loi de la nature.

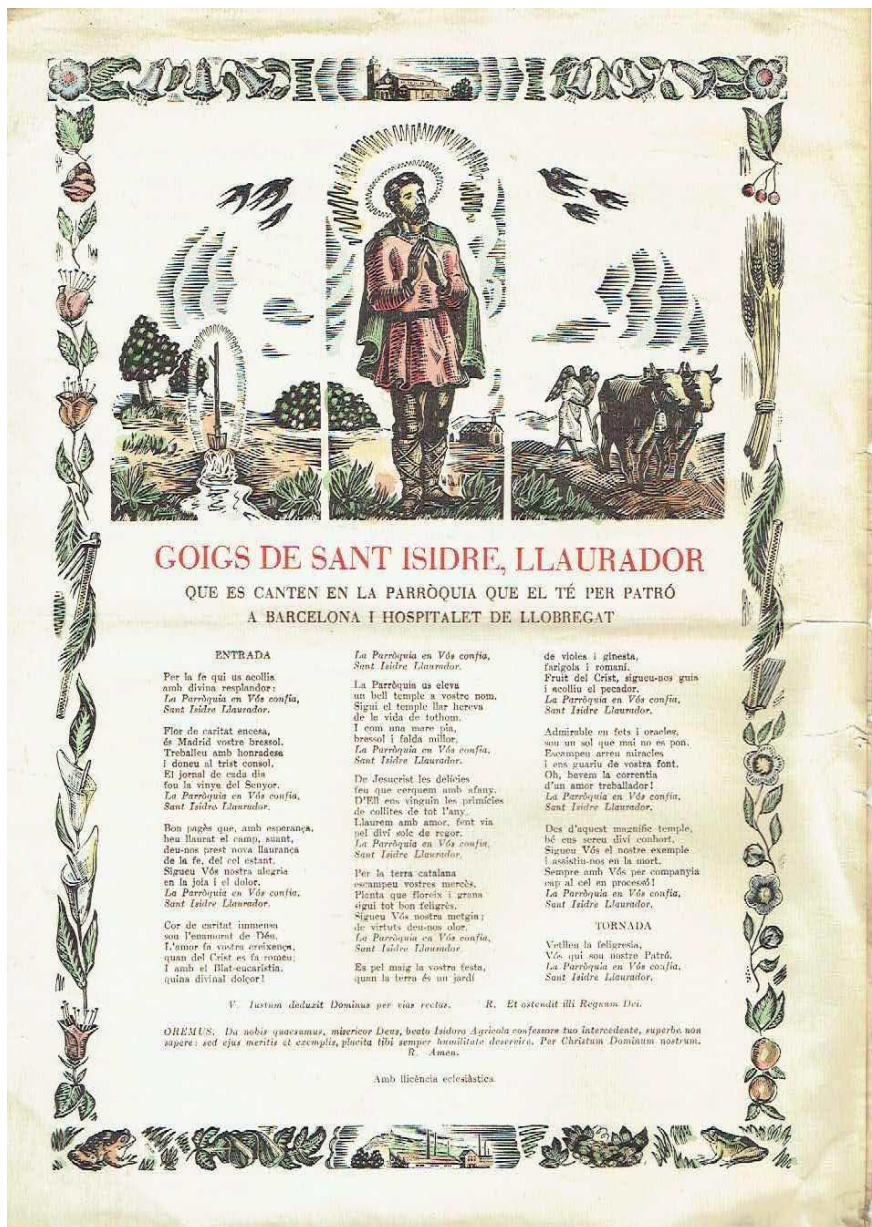
La loi de la nature peut être prévisible – c'est la tâche de la science. Le réel sans loi n'est pas prévisible – c'est la tâche de la psychanalyse. Face à cette différence, il serait bon de recourir aujourd'hui à la maxime des stoïciens pour faire une expérience collective du réel de la manière la moins traumatique possible : sérénité face au prévisible, courage face à l'imprévisible, et sagesse pour distinguer l'un de l'autre.

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 24.

2. Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 213, note 2 : « Le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel. »

3. Miller J.-A., « Le réel au XXI^e siècle. Présentation du thème du IX^e Congrès de l'AMP », *Un réel pour le XXI^e siècle*, Scilicet, ECF-AMP, 2013 & *La Cause du désir*, n° 82, 2012.

4. *Ibid.* La citation incluse est extraite de Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 135.



- *Sant Isidre Llaurador* (saint Isidore agriculteur), paysan qui aurait vécu aux XI-XII^e siècle à Madrid et qui est devenu le patron des paysans en Catalogne.
- *Munciar*, au XI^e siècle, est le nom du petit village de Músser, dans la vallée de Cerdagne qui se distingue des autres vallées pyrénéennes par “un temps marqué de phénomènes météorologiques inhabituels”, dit-on. Y vit un paysan nommé Isidre, duquel l’auteur a entendu la sentence précieuse ici rapportée en exergue. Dans le catalan du XII^e et dans le style de Raymond Lulle, la sentence d’Isidre serait : “*Tot ço que a natura manllevats, te sera pres apres*”.
- Est reproduite ici une sorte de prières à la gloire de saint Isidore, nommées *Goigs* (jouissances).



Guerre ou confinement ? Une analyse textuelle

par Romain Aubé

Dans l'allocution du 16 mars 2020 du président de la République (1) (autour de laquelle nombre de *fake news* avaient spéculé dans la journée et les jours précédents) (2), un signifiant a manqué : le « confinement ». La plupart des médias l'ont souligné, Emmanuel Macron n'a pas prononcé le mot (3). Ne nous attardons pas sur les hypothèses quant aux raisons de cette absence, prêtons plutôt attention à ce que cela implique au niveau logique, sémantique mais surtout syntaxique, pour une analyse textuelle.

Qu'une allocution ait vivoté autour d'un signifiant sans le nommer, ça a un poids. Du fait du refus de nomination, la valeur du Verbe – au sens religieux – n'a brillé que de son absence. Une autre nomination s'y est substituée : « guerre ». Si les deux termes peuvent être noués, l'un pouvant impliquer l'autre, et inversement, en revanche ici, l'un *est* tandis que l'autre *n'est pas* – s'entend, au niveau de la phrase. Cette substitution d'un signifiant par un autre rappelle l'idée de métaphore introduite par Lacan en psychanalyse (4) à partir de l'enseignement de Roman Jakobson. Derrière le signifiant « guerre » se cacherait cet autre signifiant, « confinement ».

Seulement voilà, la phrase présidentielle exacte est : « Nous sommes en guerre », avec un *nous* auquel l'énonciateur se joint ; il en fait partie. Le confinement, en revanche, aurait pu désigner le peuple français par exclusion du chef de l'État, non qu'il le veuille, mais en tant qu'il l'impose à un autre par ordre et, ce faisant, s'en exclut – le maître s'exclut de son ordre en tant qu'il l'énonce tout en s'y ignorant comme sujet. Cependant, en disant « nous sommes en guerre », il indique ne pas être à l'origine de la situation ; ça vient d'ailleurs. Cela fait du coronavirus un ennemi *extime* (5) – à la fois intime au peuple français et, en même temps, qui lui est complètement étranger du fait de son statut de virus.

Ici deux types de relation à la logique des ensembles pourraient se dessiner. D'un côté, l'exclusion : *vous êtes...*, *je vous l'impose*, qui laisse sous-entendre que le *je* s'en excepte. Et de l'autre, l'inclusion : *nous sommes* (comprenant le *je suis* et le *vous êtes*) dans l'ensemble et on exclut l'ennemi intime ; pour faire tenir l'ensemble, on fait de cet ennemi un *au-moins-un* qui

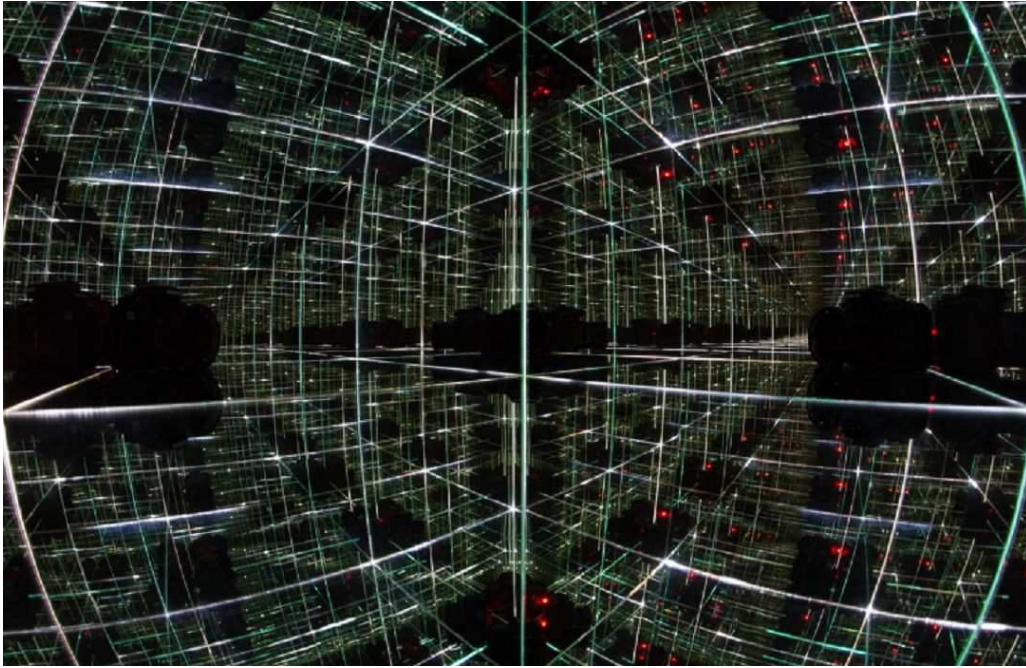
en est exclu. L'idée de guerre, au-delà du champ lexical de ce terme, implique ainsi une autre dynamique que celle de confinement, puisqu'elle invite les citoyens (devenus téléspectateurs ou auditeurs) à se mobiliser, ensemble, à l'endroit d'un ennemi commun et intime pour l'exclure de l'ensemble. Si la question de l'énonciation retenue peut se discuter, on remarque ce qu'elle implique : se faire *force contre*.

Pour préciser, détachons-nous de l'allocution et posons plusieurs formules. Il y a celle dite du maître : *Je vous confine*, mais le maître s'en exclut ; il s'agit donc de la commuer en : *Je nous confine*, où le maître s'inclut. Cependant, là encore, il y a exclusion. Est exclue la position subjective de la personne à qui on s'adresse, laquelle est prise comme objet du confinement dans les « vous » et « nous », confinés par un « je » qui s'en excepte le temps de la phrase. La position engageante subjectivement serait : *Je me confine*, qui, à se faire collective, devient : *Nous nous confinons*. Enfin, *Confinons-nous* serait la formule du compatriote appelant ses pairs à prendre acte de leur position dans le discours et dans l'actualité, un appel à énoncer leur autoconfinement, que d'aucuns nomment « responsabilité civique »...

Peut-être est-il triste qu'en l'état d'urgence dans lequel l'État est plongé, la formule choisie soit celle de nous faire entrer ensemble « en guerre » contre un autrui intime. Probablement l'acte subjectif logique est-il d'une autre temporalité et ne se règle-t-il pas sur la pendule de la diffusion du virus. Choisissons alors d'y lire une invitation cachée à l'acte, à l'engagement subjectif, un appel à chacun à se faire responsable – de la santé des autres et de la sienne, de soi et des autres.



-
1. Macron E., « Allocution aux Français », 16 mars 2020, disponible sur internet.
 2. Cf. sur ce point : Demagny X., « “Décret de confinement”, “couvre-feu”, “armée” : ces messages WhatsApp reposent sur de fausses infos », *France Inter*, 16 mars 2020, disponible sur internet.
 3. Cf. entre autres disponibles sur internet : Beaumont O. & Shuck N., « Coronavirus : pourquoi Macron n'a pas parlé de “confinement” lundi soir », *Le Parisien*, 17 mars 2020 ; Le Vern R., « “Confinement” : pourquoi Emmanuel Macron n'a pas prononcé ce mot pendant son allocution », *LCI*, 17 mars 2020 ; Duguet M., « “Une erreur stratégique de ne pas dire “confinement” pour combattre le coronavirus : pourquoi le discours d'Emmanuel Macron est critiqué », *France info*, 17 mars 2020.
 4. Cf. Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 493-528 & *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 243-262.
 5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 167 & Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Extimité », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1985-1986, inédit.
-



Confinement : histoire de corps, d'espace et de temps

par Valérie Bussières

Le confinement imposé par les autorités crée du nouveau, du bizarre et de l'invention. Il a un effet sur les corps, le rapport au temps et à l'espace.

Le terme « confinement » transporte tout un dédale de définitions. Soigneusement évité lors du discours présidentiel, il est traduit par des slogans tels que « Restez chez vous ». S'entrechoquent ces expressions « distance sociale » et « confinement ». Une dialectique de l'espace se déploie. Issu du terme « confins » qui désigne « une partie de terre située à l'extrémité, à la frontière », le mot « confinement » charrie une géométrie de l'espace : des champs à la chambre en passant par la cellule. Dans son sens vieilli, « confinement » signifie l'isolement du prisonnier, on entend la loi, la faute et son paiement. Le contexte pénal prévaut. Ainsi le confinement est le « fait d'être retiré, l'action d'enfermer et le fait d'être enfermé dans des limites étroites », précise le dictionnaire, qui donne aussi une version spécialisée du terme de confinement : « l'interdiction faite à un malade de quitter sa chambre ». Nous y sommes donc dans ce confinement biologique, à savoir le « maintien d'un être vivant (animal ou plante) dans un milieu de volume restreint et clos ».

À cette expérience s'ajoute celle du temps. Le mouvement de frénésie, de hâte, de l'accélération des corps dans l'espace social révèle un *instant de voir*. C'est le problème logique que le directeur de prison propose à trois détenus. Celui qui l'aura résolu sortira du confinement, comme nous le conte Lacan (1). Sommes-nous confrontés aussi à ce problème logique ? Est-ce que l'homme isolé dans la foule témoigne de l'urgence subjective ?

La parole occupe le devant de la scène. La parole reçue de chaînes d'information, des réseaux sociaux, des directives professionnelles qui s'évertuent à parler. Les corps figés et confinés, empêchés de s'agiter, cherchent à donner de la voix. Se systématisent de nouveaux dispositifs pour se parler. La parole est devenue un trésor, la recherche de sens l'aiguille : « C'est la confiance qui est faite au sens pour faire passer le réel. On peut dire que, sur une très large échelle, la parole est désormais instrumentée pour contrer le réel » (2), comme le souligne Jacques-Alain Miller.

Il ajoute : « La parole en psychanalyse ne saurait être un cataplasme de sens. » La psychanalyse parie sur le lien social quand « le réel discordé », pour remailler la chaîne signifiante, pour border le trou.

S'inventent de nouvelles modalités pour la parole, mais elles se font sans le corps. Confirment-elles alors ce que Lacan a transmis : « Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir » (3) ? Dans ce cas, cette parole déconnectée du corps tiendra-t-elle le coup ?

1. Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 197.

2. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien », cours du 29 novembre 2000, inédit.

3. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Seuil, 1975, p. 108.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)